

PARIS DE MES EXILS

Rina Sherman interroge les silences coupables

De notre bureau de Paris
Khadidja Baba-Ahmed

Elle vient de présenter à Paris son film *Paris de mes exils* qui parle de ses exils pluriels et où elle évoque la boucle qui l'a menée de l'Afrique du Sud, son pays d'origine, à Paris en 1984, puis en Namibie pendant sept ans, puis retour tourmenté à Paris, après la mort quasi simultanée, de trois de ses plus grands amis : la mort accidentelle au Niger, en février 2004, de son ancien prof., l'ethnologue et cinéaste Jean Rouch, celle du chef d'Etanga, qu'elle considère comme « le père de sa vie », et celle de son compagnon, le journaliste Didier Contant, qui la conduira à contre-enquêter à Paris comme en Algérie, pour tenter de savoir pourquoi Didier a subi cette terrible campagne lancée par les tenants du « quitte-qui ? » et qui a poussé le journaliste au suicide...

Des exils pour une recherche de liberté mais surtout des exils pour une quête, celle de vouloir comprendre. Beaucoup de questions et peu de réponses. Paris qu'elle redécouvre et qui la plonge dans la tourmente de toutes ces morts. Aucune certitude chez Rina Sherman, mais une vie perturbée par toutes ces morts, un deuil très douloureux et un constat : « J'étais ni tout à fait européenne ni tout à fait afri-



Rina Sherman lors du tournage de son film.

caine, en fait j'étais afro-européenne » ou encore cet autre constat : « Je vivrai désormais avec les morts », car, explique-t-elle, « j'ai adopté, malgré moi, la culture de la mort » peut-être parce que « ceux qui sont morts ne sont jamais partis ».

Tout au long du documentaire, par à-coups successifs, elle fait des incursions en Afrique du Sud où la vie n'est plus celle qu'elle a connue avant son exil et où sa caméra s'attarde sur

plusieurs séquences d'enfants blancs et noirs mêlés dans des baignades communes jamais imaginées alors, en Namibie où on la voit totalement fondue avec les Ovahimba ou, en Algérie, à Tibhirine, d'où Contant avait lancé son enquête sur l'assassinat des moines de cette congrégation.

« Didier aimait la vie, il n'a pas pu se suicider », lui dit Maya, une jeune fille qui a connu le journaliste, qui avait séjourné chez

elle. Incursion encore par le rappel, comme une litanie, des très nombreux titres de la presse algérienne qui, en manchettes, titraient « Une nouvelle victime de l'assassinat des moines de Tibhirine » en évoquant la mort suspecte de Didier Contant, ou encore en unes des journaux les massacres et les bilans macabres des victimes algériennes.

Retours fréquents aussi sur Paris, et ce retour de l'auteur

après la mort de son compagnon, et le début de la contre-enquête. Face à ses interrogations et aux questions posées à tous ceux censés l'éclairer sur « ce suicide », elle explique : « Nombreuses ont été les fins de non-recevoir, nous dit-elle. Chacun se donne des raisons pour garder le silence. » un silence qui ressemble, suggère la cinéaste-témoin, à toutes ses tentatives « pour faire taire les éradicateurs ».

Ré-incursion dans le Paris du début de son exil (1984) où elle allait, heureuse, en compagnie de ses amis « voir un film à Chaillot ». « C'est fini tout ça, nous dit Rina Sherman, et c'est infiniment triste. » Et d'ajouter par ailleurs : « J'avais l'impression que je n'avais plus d'amis. Les morts les ont fait fuir. » Aucune résignation cependant dans ce film très perturbant, simplement parce qu'il met à nu une âme en tourmente, l'âme d'une femme qui vit jusqu'aux extrêmes sa soif de savoir et surtout celle de tenter de comprendre.

K. B.-A.

Film *Paris de mes exils* de Rina Sherman, 2008. La cinéaste a écrit en 2007 *Le huitième mort de Tibhirine* et l'a édité simultanément en France aux éditions Tamatis et en Algérie par *Le Soir d'Algérie*. Editions Lazhari Labter.

COMMÉMORATION

Deux éditeurs de presse racontent Tahar Djaout...

À la veille du tomber de rideau sur la semaine culturelle commémorant le 15^e anniversaire de l'assassinat de Tahar Djaout, deux éditeurs de presse, un ancien et un actuel, qui ont plus ou moins côtoyé l'auteur de *l'Exproprié*, sont venus à la maison de la culture Mouloud-Mammeri de Tizi-Ouzou témoigner du vécu de leur confrère, de son œuvre littéraire et de son combat journalistique, notamment à travers le journal *Rupture* dont il était le fondateur et qui symbolisait sa démarche. *Rupture* ! Il ne s'agissait pas d'un simple logo choisi au hasard mais d'une ligne éditoriale réellement en rupture non seulement avec le système politique en place en compromission avec l'islamisme politique, avec le climat politique ambiant de son époque mais aussi avec la façon d'écrire, d'interpréter et de prévoir les événements.



1953-1993

Tahar Djaout raconté par Omar Belhouche apparaît comme un journaliste au style incisif, limpide, passant du littéraire au combatif, aux positions très courageuses, offensives et radicales, polémiste mais étranger à l'intolérance et à l'invective. Il s'agit d'un homme, d'un journaliste et d'un combattant aux convictions profondes, dira encore le directeur du journal *El Watan* parlant de sa perspicacité, de sa vision à long terme, de ses idées et analyses sur les dangers qui menaçaient le pays. Abrous Outoudert, ex-directeur du journal *Liberté*, évoque de son côté, les souvenirs de lycéens et universitaires partagés avec l'auteur de *l'Exproprié*, œuvre majeure et prélude aux autres romans du même auteur. Le contenu séditieux, pour l'époque de la pensée unique, de *l'Exproprié* s'est heurté à deux reprises à la censure de la commission de lecture chargée de l'imprimatur au sein de

l'Entreprise nationale d'édition, rappellerait l'ex-directeur de *Liberté* qui, se trouvant à l'époque au ministère de l'Information et de la Culture, a vécu de très près les péripéties ayant présidé à la sortie du premier roman de Tahar Djaout qui n'était pas à son premier succès, affirme A. Outoudert signant le prix obtenu par le même auteur dans un concours littéraire lui donnant le droit à un voyage à l'étranger qu'il déclina, son intention était seulement de prouver ses aptitudes et qualités littéraires, précisa le confrencier.

Les deux éditeurs eurent l'occasion de s'exprimer, également, sur le patriotisme de Tahar Djaout, comme le fera Mohamed Balhi, journaliste et écrivain, répondant en cela aux propos injurieux de Tahar Ouetta affirmant que l'assassinat de Djaout n'est une perte que pour sa famille et pour la France. Belhouche et Outoudert se sont éle-

vés énergiquement contre ces propos indignes d'un écrivain de l'envergure de Tahar Ouetta. Derrière ces propos, il y a, selon Belhouche, un revirement politico-idéologique de Tahar Ouetta, considéré de gauche, correspondant à tout un courant de pensée au sein du FLN favorable à un compromis avec l'islamisme politique vigoureusement dénoncé par Tahar Djaout. Pour Mohamed Balhi qui traitait, le lendemain, de la littérature de Tahar Djaout, il s'agirait, en revanche, d'une simple vengeance contre un impair qu'aurait commis Djaout, lors d'un colloque littéraire, omettant de citer certains écrivains parmi lesquels figurait Tahar Ouetta. En tout état de cause, le patriotisme de Djaout ne fait pas l'ombre d'un doute, et ce, pour tous ceux qui ont eu à traiter de l'œuvre littéraire et journalistique de l'auteur des *Vigiles*, des *Chercheurs d'os*, du *Dernier Été de la raison*, du fondateur et animateur de l'hebdomadaire *Rupture*.

Né le 11 janvier 1953, enfant de la guerre de Libération, Tahar Djaout en a terriblement souffert durant son enfance à travers son père, premier prisonnier du village, et deux oncles froidement assassinés par l'armée d'occupation selon M. Gasmî, enseignant et ami d'enfance de Tahar Djaout. Sa profonde algérianité est également soulignée par la plupart des invités de l'association Tussna se référant à l'ensemble de ses œuvres littéraires et à ses écrits journalistiques. Mammeri était le père spirituel de Djaout, Faulkner, Flaubert, Mohamed Kherdine, Mohamed Dib et Kateb Yacine comptaient parmi ses auteurs préférés, dirent la plupart des confrenciers.

B. T.

Les rendez-vous du Palais de la culture

- Jusqu'au 30 mai :
Galerie Baya
Exposition de peinture intitulée « Mouvements de femmes » de Mahfoudh Aliane



- Ce soir 19h : Auditorium
Représentation théâtrale intitulée *Le Revenant*, avec le Théâtre « La scène bleue » de Mostaganem



- Demain 17h : Auditorium
Concert de musique andalouse avec l'association El Fen El Açil de Khemis-Miliana

- Jusqu'au 30 mai :
Salle 4
Journées de la céramique d'art
Avec la participation d'une trentaine d'artistes céramistes algériens : Samir Hamiane, Mokrane Sais, Ali Dechika, Kamel Belazzoug, Abderezak Kara-Bernou, Nadia Aïchouche, Karim Haddaoui, Zoulikha Rediza...

FILMOTHÈQUE MOHAMED-ZINET

Cet après-midi
13h : *Ayez Hakki* (Egypte)
Un film d'Ahmed Djallal avec Ahmed Ramzi
15h : *Le Dernier Samourai* (USA 2007), un film d'Edward Zwick avec Tom Cruise
CINÉCLUB CHRYSALIDE
Tous les vendredis à 18h

Lesoirculture@lesoiralgerie.com